

Sujet : Faut-il tout supporter ?

Un corrigé possible

Introduction

Un accident de la route a fauché son amie, il n'arrive pas à le supporter (**accroche**). Force est de constater que nous pouvons tous être confrontés à des événements difficilement supportables. Mais, comme l'on dit, malgré la dureté ou la cruauté de ce constat, le temps fait son œuvre : après le choc terrible de la perte d'un proche, après le temps du deuil, il nous faut trouver des ressources pour continuer de vivre, de supporter la vie, être vivants (**éléments de contexte**). Mais s'il nous faut apprendre à endurer des épreuves parfois tragiques, à les accepter d'une certaine manière, doit-on pour autant et nécessairement tout endurer, tout accepter (**reformulation du sujet**), y compris l'insupportable, l'intolérable (**mise en crise du sujet, en tension = problématique**) ?

Si certains événements ne dépendent pas de moi, de ma volonté, alors que d'autres doivent faire l'objet d'une acceptation de ma part (**partie I du plan**), n'est-il pas nécessaire de s'insurger contre des faits monstrueux, de combattre des idées nauséabondes, inhumaines, qui vont à l'encontre de mes convictions profondes, de mes valeurs ? (**partie II du plan**)

Partie I

Micro-introduction

Qu'il faille supporter, voilà qui constitue le lot de la très grande majorité des hommes, plus ou moins préparés à endurer des événements divers et variés qui nous fragilisent et parfois même nous désespèrent. Pour autant, n'est pas la force de notre apprentissage culturel que de réussir à nous faire accepter, avec le temps, le recul, à force de nous raisonner, de relativiser, des situations difficiles ?

Micro-conclusion

Finalement, nous supportons la mort d'un proche, nous acceptons des tâches parfois pénibles, notre condition, nous tolérons des situations parfois humiliantes parce que nous avons été éduqués en ce sens, nous sommes habitués à accepter, à comprendre, à pardonner, à nous soumettre à une forme de destin, de fatalité, de principe de réalité. Des rituels, de l'enterrement à la soumission à sa hiérarchie dans le cadre du travail, tendent effectivement à nous faire accepter des réalités douloureuses et, par conséquent, ces rituels institués régulent les relations humaines, entérinent des rapports de force, rendent la vie en communauté possible, la vie possible.

Partie II

Micro-introduction

Mais que vaut cette vie, ma vie, constituée uniquement de soumissions et d'acceptations, d'aliénations ? Doit-on supporter notre condition sociale comme un fait du destin ou peut-on se faire violence, s'arracher à cette condition pour trouver d'autres espaces d'épanouissement, de libération, d'invention de soi ? Devrions-nous nous plier à une forme de masochisme sans broncher, de lâcheté ? Devrions-nous subir l'arbitraire sans jamais réagir, les discriminations sans faire valoir nos droits, nos valeurs ? Qu'en est-il de notre liberté de penser et d'agir ?

Micro-conclusion

Il en va de ma responsabilité, dès lors que je me donne les moyens de me libérer des chaînes qui m'entravent, qu'elles soient sociales, morales ou politiques, de construire ma propre humanité, ma dignité, de déterminer ma propre ligne de conduite. Il en va de notre dignité que de combattre ce qui nous semble insupportable, humainement intolérable, dès lors que des situations ou des idéologies vont manifestement contre la liberté de penser et d'agir des hommes et des femmes, lesquels possèdent, indistinctement, le droit de vivre et de mourir dignement.

Conclusion générale

Doit-on toujours et partout se plier aux réalités que l'on voudrait nous imposer, même lorsqu'elles sont insupportables d'un point de vue moral, voire philosophique ? Il en va en somme de la conscience morale de chacun, de la responsabilité de chacun à lutter, avec ses moyens, ses prises de position, contre toutes les discriminations, les inégalités de traitement, le mépris des droits fondamentaux, même lorsque ces réalités insupportables ont lieu loin de nous. N'est-ce pas la seule façon d'envisager, demain, une société meilleure,

plus juste, plus fraternelle, plus solidaire ? Dans le cas contraire, qu'est-ce qui ferait de nous encore des hommes dignes de ce nom ?